



HAL
open science

L'HISTOIRE DU PATIENT ZERO

Albert Gautier Ndione

► **To cite this version:**

| Albert Gautier Ndione. L'HISTOIRE DU PATIENT ZERO. 2018. halshs-01874664

HAL Id: halshs-01874664

<https://shs.hal.science/halshs-01874664>

Preprint submitted on 8 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'HISTOIRE DU PATIENT ZERO

Albert Gautier Ndione¹

INTRODUCTION

La situation très spécifique d'une flambée épidémique correspondant à un seul cas confirmé imposait que l'itinéraire de ce patient soit décrit très précisément, en contextualisant ses recours thérapeutiques.

METHODE

L'histoire du *patient zéro* a été reconstituée à partir de plusieurs entretiens avec lui, parmi lesquels quatre ont été enregistrés. Les trois premiers ont été réalisés par Albert Gautier Ndione à Dakar par téléphone ; le dernier a été réalisé à Conakry au cours d'une rencontre avec Souleymane Jules Sow, dans le cadre du projet de recherche Postebogui.

Les conditions des échanges à Dakar sont rapportées par Albert Gautier Ndione : Après avoir obtenu l'accord du psychiatre et l'aval du médecin chef de service, j'ai commencé par appeler Madou² pour me présenter en tant que chercheur investi dans un projet de recherche sur l'épidémie d'Ebola et particulièrement sur la reconstitution de son histoire. Puis, lors des autres premiers appels, nous discutons de sa vie universitaire à Conakry qu'on comparait ensemble avec celle de l'Université Cheikh Anta Diop, en plaisantant de temps à autre des « folies de campus ». On discutait aussi de ses projets d'avenir et de la manière dont il pensait les organiser. La première série d'entretiens a eu lieu entre le 11 et le 17 septembre où on se parlait tous les jours ; cette période correspond à la durée de sa convalescence, entre la guérison et le retour en Guinée, alors qu'il était encore au centre de traitement du SMI à l'hôpital Fann. Une autre série de conversations a commencé quand il m'a appelé depuis la Guinée où il était bien installé, deux semaines après son départ du Sénégal. Les dernières données d'entretien avec le « patient zéro » été collectées par Albert Gautier Ndione l'ont été par téléphone le 6 mai 2015 dans le cadre de la préparation du colloque EboDakar (19-21 mai 2015).

A Conakry, les échanges ont eu lieu avec Souleymane Jules Sow dans le cadre de la participation de Madou au projet Postebogui, qui explore l'itinéraire thérapeutique et le devenir bioclinique et social des survivants d'Ebola.

Les données recueillies ont été compilées et croisées avec d'autres sources d'information, notamment celles issues des articles de presse qui ont traité de l'itinéraire de Madou, des commentaires d'articles en ligne sur le *patient zéro*, des entretiens avec sa famille hôte à Dakar et avec les soignants du poste de santé de l'unité 9 et du service des maladies infectieuses de Fann. Le point de vue subjectif de Madou est inséré, chaque fois que possible, parmi des éléments d'itinéraire objectifs. D'autre part les recoupements ont permis de situer les éléments d'interprétation dans les articles des médias : les références aux articles apparaissent donc ici essentiellement comme des constructions idéelles plutôt que comme rapportant des faits.

¹ Avec la contribution de Souleymane Jules Sow

² Ce pseudonyme est adopté dans ce rapport pour le patient zéro.

BIOGRAPHIE DE MADOU

Le patient « zéro » est un jeune garçon né le 26 août 1993 à l'hôpital préfectoral de Forécariah, en basse Guinée. Il est le benjamin d'une famille composée de son père, sa mère, ses deux frères et ses trois sœurs. En 1996, alors qu'il a trois ans, son père quitte la Guinée pour s'installer et travailler au Sénégal avant de retourner en Guinée en 2005. Madou fait alors sa connaissance à l'âge de 12 ans ; quelque temps après, son père part s'installer dans le village de Pita avec sa seconde femme et sa mère.

Avec leur mère, ils vivent dans une grande maison à Forécariah avec leur oncle (le frère cadet de la mère), aisé. Toutes les décisions dans la maison sont prises par la mère de Madou parce qu'elle est l'ainée. Elle tient un petit commerce et vend des aliments (pain, mayonnaise, etc.). Les deux sœurs aînées de Madou se marient, et sa troisième grande-sœur est étudiante en médecine ; en août 2014, elle doit continuer son stage commencé la même année, préparer sa thèse et travailler.

Madou fréquente l'école maternelle, puis le primaire³, il est en deuxième année en 2000, lorsque la guerre en Sierra Leone oblige sa famille à quitter Forécariah, ville frontalière. Madou se rend seul à Conakry, le reste de la famille part dans la préfecture de Pita. Madou est contraint d'abandonner l'école jusqu'en 2005 puis tente l'examen de passage en 7^{ème}⁴, est classé 5^{ème} de sa classe et 17^{ème} de la commune, ce qui lui permet de s'inscrire dans un collège privé où il suit sa scolarité de la 7^{ème} à la 10^{ème}. Il décroche le baccalauréat en 2012. En 2013, il part à l'université de Conakry et choisit le Département d'histoire pour étudier les relations internationales, puis, en 2014, il choisit d'étudier l'histoire du monde moderne et contemporain.

Lorsque l'épidémie est déclarée en Guinée en mars 2014, Madou est étudiant en histoire à Conakry. En ce temps là, la maladie ne fait pas peur aux Guinéens, qui pensent qu'elle n'existe pas, qu'elle a été inventée, car s'ils en entendent parler à la télévision et à la radio, ils n'ont jamais vu de cas. Madou et sa famille, par contre, croient à son existence car sa grande sœur qui fait des études de médecine les a informés quand il partait à Forécariah voir sa mère. Ils avaient tous peur de la maladie et sa sœur lui donnait des antiseptiques pour les utiliser à l'université.

LES CIRCONSTANCES DE LA CONTAMINATION

En 2011, un de ses oncles, que nous nommerons Omar, qui a vécu 15 ans à Dakar, rentre à Forécariah après être passé par le village de Pita. Il part en suite en Sierra Leone pour travailler, puis retourne au village de Pita pour y acheter un lopin de terre et commence à faire des navettes entre la Sierra Leone et la Guinée. En juillet, Omar passe le mois de Ramadan en famille à Forécariah avant de retourner en Sierra Leone où (on le saura plus tard) il est contaminé par le virus Ebola après juillet 2014⁵. Son hôte en Sierra Leone appelle à Forécariah un autre oncle de Madou, que nous nommerons Ousseinou, pour lui dire que son beau-frère Omar est gravement malade et qu'il a été admis dans plusieurs hôpitaux à Freetown, mais que les médecins ont dit qu'ils ne savent pas de quoi il souffre. Elle embarque le malade dans une voiture pour le ramener à Forécariah, à 339 kilomètres (4 h 45 de voyage en voiture). Là, des médicaments traditionnels lui sont donnés. A ce stade, il a de la diarrhée et il vomit mais, selon Madou, il ne saigne pas. Quelques jours après, les médicaments traditionnels qu'il continue à prendre n'empêchent pas l'aggravation de son état de santé. Le samedi 9 août au soir, la mère de Madou décide de l'envoyer dans un village à 40 km de Forécariah où il y a un *Karamoko* (guérisseur). Le lendemain vers 16 h, la sœur d'Omar vient le chercher pour l'y conduire. Ils se trompent de route et tombent dans un autre village appelé Llaya, aux environs de 19 h.

Ils décident d'y rester pour passer la nuit et reprendre leur chemin le lendemain. À 5 h du matin, sa sœur qui l'accompagnait appelle la maman de Madou pour lui dire qu'Omar est décédé et qu'elle doit trouver une

³ La première année du cycle primaire correspond à la Classe d'initiation (CI) au Sénégal.

⁴ Examen qui correspond au Certificat de Fin d'Etudes Élémentaires pour passer en classe de sixième (première classe du cycle secondaire) au Sénégal.

⁵ La famille d'Omar en Sierra Leone n'a pas eu d'information sur les conditions de sa contamination.

voiture pour venir chercher le corps. La dépouille mortelle est acheminée en ville à Forécariah, dans une mosquée, où elle est lavée et préparée pour l'enterrement. Le père de Madou, encore au village de Pita, éloigné de Forécariah, n'a pas pu faire le déplacement.

Dans la maison, Madou n'a pas eu de contact avec l'oncle malade : il ne l'approchait pas, contrairement à sa mère qui était à son chevet. C'est seulement le jour de l'enterrement, le lundi 11 août 2014, au cimetière, qu'on a demandé qu'un ou deux membres de la famille descende(nt) dans la tombe pour déposer le corps. Madou fixe son oncle Ousseinou pour lui faire signe de descendre, mais il sent qu'il a peur et, dit Madou, c'est comme s'il lui était demandé de se coucher à la place du mort. En plus du muezzin et d'un autre vieux, un autre membre de la famille devait les rejoindre pour que le corps soit déposé. Madou rapporte : « C'est là que j'ai eu le courage de descendre, j'ai tenu la tête de la dépouille mortelle pour la déposer ».

Puis, Madou se rince soigneusement à la sortie du cimetière, dans la grande bassine où les gens se nettoient. Arrivé à la maison, à 100 mètres du cimetière, il prend de l'eau et du savon pour nettoyer le sable sous ses ongles. Il se lave jusqu'aux épaules, des pieds jusqu'aux genoux, se rince le visage et la tête. Puis il utilise de l'eau de javel diluée pour se rincer les mêmes parties du corps. Mais Madou précise qu'il prend ces précautions parce que son oncle avait de la diarrhée et vomissait avant de mourir, mais que personne ne pensait que c'était une MVE car on leur avait dit que les médecins en Sierra Leone avaient dit qu'ils ne savaient pas de quoi cet homme souffrait.

LE VOYAGE VERS DAKAR

Avant ces événements, Madou avait prévu de voyager le lundi 11 août 2014, mais suite au décès, il décide de remettre son voyage au mercredi suivant. Il reste dans la maison mortuaire le lundi, puis il rentre dans sa maison le mardi à 22 h et trouve que sa mère a déjà fait sa valise. Tous les deux discutent pendant une heure, puis il part se coucher. Sa mère le réveille à 5 h du matin quand elle doit faire sa prière. Il fait sa toilette, ses ablutions, sa prière puis se change et prend sa valise. Sa mère lui donne de l'argent pour son transport et pour ses repas en cours de route. En l'accompagnant jusqu'à la voiture, sa mère et sa sœur étudiante en médecine lui donnent le conseil d'être sage, d'aller voir tous ses parents à Dakar, puisque c'est la première fois qu'il y va.

Depuis qu'il a obtenu son bac en 2012, Madou a toujours rêvé de finir ses études à l'étranger. Durant son cycle universitaire, il a essayé d'aller en Europe à deux reprises mais n'y est pas parvenu et il a perdu de l'argent. Aussi il a envisagé d'aller au Sénégal pour faire un master à l'UCAD. Mais comme il lui faut encore une année pour terminer son cycle et il ne veut pas rester une année de plus à l'université Général Lansana Conté à Conakry, il a repassé le bac en candidat libre avec l'idée de prendre ses relevés de notes et son certificat d'admission pour aller à Dakar étudier le droit ou les sciences du langage. Le baccalauréat réussi une seconde fois, il décide, avant de s'inscrire, d'aller d'abord à Dakar pour voir sa famille, pour estimer s'il pourra faire face à la situation sociale, économique et culturelle du pays et voir la situation de l'université.

Madou quitte Forécariah le mercredi 13 août 2014 à midi. Sa mère lui remet 650 000 Frs guinéens (soit 146 000 F CFA). Il prend un bus de Forécariah à Conakry, puis un taxi de Conakry à Manda, dans lequel il fait connaissance avec un jeune Malien qui devait se rendre en Algérie en passant par Dakar et par la Mauritanie, qui lui achète à manger et à boire, et qui lui complète son transport pour prendre le taxi au lieu du bus pour aller à Dakar à partir de Manda. Avant d'embarquer dans le taxi, Madou appelle son oncle à Dakar pour lui dire qu'il est en cours de route. Or, quand Madou avait émis le vœu d'aller au Sénégal plusieurs jours auparavant, cet oncle, que nous nommerons Bakari, lui avait demandé de reporter son voyage, car les temps sont durs pour lui et son commerce ne marche pas bien. L'oncle se retrouve devant le fait accompli et va préparer son accueil.

Arrivés à la gare des Beaux Maraichers à Pikine le jeudi à 2 h du matin, Madou appelle son oncle Bakari pour lui dire qu'il est arrivé. Son oncle lui demande de prendre un taxi et de lui passer le chauffeur pour qu'il lui explique où il doit l'amener. Il emprunte le taxi avec le jeune Malien qui descend à l'hôtel avant de continuer jusqu'aux Parcelles Assainies, à l'unité 7. Arrivé aux Parcelles, il trouve son oncle qui l'attend sur la route pour l'amener à la maison ; à l'intérieur, il lui propose de prendre une douche, puis de dîner. Puisqu'il avait mangé en cours de route, il décline l'invitation et part se coucher.

Le vendredi 15 août, il se réveille à 9 h. Dans la cour de la maison, il fait connaissance avec beaucoup de personnes ; seuls ses parents qui logent dans la maison savent qu'il est arrivé. Puis il entre dans la boutique où il fait connaissance avec la femme de son oncle et aide un peu à vendre avant que ne lui soit servi son petit déjeuner qu'il prend dans la boutique. Puis il discute avec son oncle des nouvelles de la famille en Guinée, en particulier de l'enterrement de son oncle, le père d'Omar. Après la discussion, Madou ressent encore la fatigue du voyage et a toujours sommeil, il s'excuse et part se coucher jusqu'à 14 h. Il se lève pour prendre son déjeuner puis retourne dans la chambre pour regarder la télé. Sa cousine qui porte le même nom que la mère de Madou récupère les habits qu'il a portés pendant le voyage pour les laver. Madou reste à la maison toute la journée et se couche tôt le soir juste après avoir bien diné.

Le lendemain, samedi 16 août, au matin, son oncle l'invite à se rendre à Guédiawaye pour voir un parent mais comme il se sent toujours fatigué, Madou lui dit qu'il ira une prochaine fois. Le soir, une de ses cousines lui demande de l'accompagner chez son grand-frère, et la distance n'étant pas longue, ils partent à 17 h. Sur place, il fait la connaissance de son cousin, il fait ses ablutions et sa prière et y consomme une boisson. Quand sa cousine lui propose d'aller voir une autre personne il répond qu'il préfère l'attendre et qu'à son retour ils rentreront ensemble. C'est là, dans la maison de son cousin, à partir de 18 h qu'il commence à avoir froid au point de faire difficilement sa prière du crépuscule. Son cousin qui constate la souffrance de Madou appelle son autre cousin qui travaille juste à côté pour qu'il le ramène chez eux. Il lui envoie son petit frère avec qui Madou rentre vers 19 h30. Arrivé à la maison, son oncle revenu de Guédiawaye l'invite sur la terrasse pour discuter. Il envoie chercher deux sachets de jus que sa femme prépare. Madou prend deux verres du premier jus au goût de goyave mais constate qu'il n'en perçoit pas la saveur. Il reste 30 minutes avant de s'excuser et de rentrer se coucher. Une heure après, il vomit par la fenêtre le jus qu'il a bu. Le lendemain matin, il commence à avoir de la diarrhée, ses selles étaient tantôt noires, tantôt jaunes. Pour lui, c'est dû au paludisme et à la fatigue du voyage.

L'ITINERAIRE DE SOINS

Le lundi 18 août, accompagné par son oncle, Madou, qui a continué à vomir dans la nuit, se rend au poste de santé de l'unité 9, situé à 200 mètres environ de leur domicile (voir figure 3) où il est enregistré dans le registre de consultation général sous le numéro 937 (voir figure 4). Une diarrhée est diagnostiquée et il est mis sous perfusion en ambulatoire.

Il doit revenir chaque jour au poste de santé pour recevoir sa perfusion. Le jeudi 21 août à 3 h du matin, sa famille en Guinée appelle à Dakar pour annoncer le décès d'une cousine de Madou, puis à midi, un autre appel annonce le décès de sa tante. On précise à son oncle que c'est probablement à cause du virus Ebola mais celui-ci n'en informe pas Madou. Beaucoup de membres de la famille à Dakar se mobilisent et vont à la maison à l'unité 7 des Parcelles assainies pour présenter leurs condoléances. Madou ne va pas au poste de santé ce jour-là et il reste dans sa chambre toute la journée sans contact avec l'extérieur.

Le lendemain, vendredi 22 août 2014, il a toujours mal, continue de vomir et a encore la diarrhée. Il retourne au poste de santé très abattu, accompagné de son oncle. Il y entame un nouveau traitement (voir figure 5). Ce jour-là, son oncle informe les trois familles des appels téléphoniques de la veille, mais n'en parle pas aux locataires co-résidents de son unité résidentielle.

Figure 1 : extrait du registre de consultation général du poste de santé de l'Unité 9 des Parcelles assainies. Photo A.G. Ndione.

Madou est remis sous perfusion en ambulatoire du vendredi au dimanche. Au bout des trois jours de traitement, il ne vomit plus et la diarrhée commence à diminuer mais il rapporte que ses selles n'ont pas changé de couleur. Là, plusieurs facteurs conduisent à son recours à l'hôpital Fann. Le poste de santé ne peut pas le garder plus longtemps à cause des dispositions sanitaires qui imposent une référence au niveau supérieur après trois jours de traitement sans succès. Suite aux deux décès dans la famille de Madou en Guinée, la famille à Dakar se doute qu'il s'agit de la MVE et que Madou doit être surveillé. L'oncle en parle au dépositaire du poste de santé qui lui recommande de l'amener à l'hôpital Fann au service des maladies

infectieuses. Enfin, Madou lui-même, ayant constaté que la couleur de sa diarrhée n'a pas changé, demande à son oncle de l'amener dans un hôpital où il y a un laboratoire pour faire des analyses de ses selles, le lundi 25 août 2014.

L'HOSPITALISATION A FANN

Le mardi 26 août, son oncle et son cousin accompagnent Madou à l'hôpital à bord d'un taxi ; ils s'installent derrière et l'oncle lui demande de s'asseoir devant, seul. Arrivé dans l'enceinte de l'hôpital, son oncle descend au laboratoire central, prend quelques informations, et retourne dans le taxi pour aller au service des maladies infectieuses.

Sur place, ils font la queue, son oncle part à l'entrée chercher un ticket. A son tour le personnel de garde appelle Madou et demande à l'oncle de rester dehors puisqu'il parle français. Madou est reçu par le médecin, qui lui pose des questions sur son itinéraire et sur sa maladie. A un moment, Madou constate que les autres soignants qui étaient là prennent leurs sacs pour sortir de la salle, il pense qu'ils avaient peur car dit-il, « il n'était que 15 heures ». Il constate aussi que le médecin qui l'examine le fuit. Le médecin l'abandonne dans la salle d'accueil et fait des va-et-vient. Enervé, Madou l'appelle plusieurs fois pour être édifié sur sa situation, mais le médecin lui demande d'attendre. Après une discussion avec d'autres soignants, ils décident de l'hospitaliser.

Deux brancardiers ont été appelés pour le faire monter à l'étage. Il reçoit deux bouteilles de perfusion le soir et deux autres dans la journée du mercredi 27 août. Le soir, d'un seul coup, plusieurs médecins entrent dans la salle où il dort. Il raconte qu'il est brutalement réveillé, et, croyant être entouré par des anges, il referme immédiatement ses yeux, pensant qu'il est mort. Puis il raconte avoir entendu des voix de femmes, et, n'ayant jamais entendu qu'il existait des anges de sexe féminin, il rouvre les yeux. Ils lui font une prise de sang. Madou est isolé le mercredi soir par précaution : il est mis dans une chambre du Pavillon Salif Badiane. Le lendemain, les résultats des tests reviennent positifs, mais un second test de confirmation a été demandé.

Quand on lui annonce qu'il est atteint par le virus Ébola, il se rappelle ce que lui disait sa sœur étudiante en médecine sur cette maladie et pense que ses jours sont comptés. Il se dit que sa mort découlera inéluctablement de cette maladie et ne relève que d'une question de temps.

Moi, je me disais que j'ai déjà le virus, donc nécessairement j'allais en mourir. Alors je priais pour en être la seule victime. Vous savez, il n'y avait pas de remède pour Ebola à ce moment-là. Chaque cas de décès dû à Ebola est enregistré par les institutions de santé comme l'OMS pour la mise à jour des statistiques liées à cette maladie, qu'importe le lieu d'où survient le décès. Ce qui fait qu'au fond de moi, je me disais qu'à un moment ou l'autre les autorités de l'hôpital Fann vont devoir appeler celles de Conakry basées au CHU Donka pour leur dire d'ajouter mon nom sur la liste des cas de décès.

A l'annonce de son atteinte, MAD pense à sa famille mais a de la peine également à l'endroit du peuple sénégalais.

Je venais d'une famille à Conakry et j'ai été accueilli aussi dans une autre famille au Sénégal. Alors j'ai pensé à la population sénégalaise car j'étais venu par la route et je me disais que toutes les personnes avec qui j'étais dans le même véhicule allaient devoir rejoindre une famille. Cela m'a traumatisé si bien que chaque jour je demandais des informations au docteur sur le devenir des personnes contacts. A ce propos, il me rassurait en me disant qu'il n'y avait pas encore eu de cas contact ayant été atteint, ni dans ma famille d'accueil ni dans aucune autre localité du Sénégal.

Egalement, MAD est très angoissé. Les soignants l'incitent à manger et boire. Ils tentent de le rassurer en lui disant que le virus était faiblement présent dans son organisme. Mais face à cet « optimisme » des médecins par rapport à son état de santé, MAD se dit que cela émane juste d'une éthique médicale ayant pour but de rassurer les malades en situation désespérée.

La sœur de Madou appelle son oncle Bakari pour lui annoncer le décès de leur mère, et lui demande de confisquer le téléphone de Madou, qui était très lié à sa mère, pour qu'il n'en soit pas informé, vu son état de santé. Madou avait appris que tous les membres de sa famille sont isolés à l'hôpital de Donka à Conakry.

Dans la famille de Madou, les jeunes qui n'ont pas été informés ne croient pas que Madou est infecté par le virus Ebola. Ils interprètent la maladie de Madou comme due à un sort visant son oncle qui était en Sierra

Leone. Omar avait « truandé » son collègue dans leurs affaires, et ce dernier lui aurait jeté un sort, à lui et à sa famille. De plus, vus les messages d'information sur Ebola diffusés par la chaîne de télévision guinéenne qui montrent que la contagion au sein des familles est rapide, et vu les contacts qu'ils ont eus avec Madou, ses « parents » ne croient pas qu'il est atteint par le virus Ebola.

LE VECU DE L'ISOLEMENT

Durant les treize premiers jours de l'isolement au pavillon Salif Badiane, entre la confirmation de son test et l'annonce de sa guérison, du 27 août au 9 septembre, Madou passe ses journées couché et à faire des va-et-vient dans la chambre. Quelques jours après, une docteure lui donne un livre, à sa demande, pour occuper un temps qui lui semble long et vide. Il n'a jamais communiqué, pendant les 10 premiers jours, avec ses familles à Dakar et en Guinée. Il ne comprend rien à sa situation. Il a l'impression d'être un prisonnier avant de s'habituer à cette solitude. Le personnel de santé vient lui donner à manger, prendre sa température et lui remonter le moral en lui disant que tout ira bien et qu'il va bientôt guérir et sortir. Comme traitement, il reçoit un litre de soluté en perfusion et quatre tablettes de Floxil (Ofloxacin, un antibiotique) pendant cinq jours. Il apprécie beaucoup le comportement du personnel qu'il trouve gentil et souple pendant tout son séjour dans le centre de traitement. Le 2 septembre 2014 correspondant au sixième jour de son isolement, alors qu'il se sent mieux, un prélèvement est fait pour contrôler sa charge virale sanguine ; le résultat du test revient positif : il est toujours infecté.

Madou est submergé par la peur jusqu'à l'instant où on lui annonce que le dernier prélèvement est négatif. Le mardi 9 septembre, le résultat d'un deuxième test de contrôle revient négatif et Madou est déclaré guéri. La peur, qui s'est manifestée durant la première semaine de son hospitalisation par des cauchemars horribles, s'accompagne de regrets :

Je me disais que j'étais bête, en regrettant d'être venu au Sénégal, sinon j'aurais pu mourir près de mes parents en Guinée. L'envie d'aller au Sénégal m'avait exposé à cette situation.

Madou envisage de rester au Sénégal et de demander une assistance humanitaire à l'OMS, puis de demander un visa, un logement et une inscription à l'université Cheikh Anta Diop. Si cela ne réussissait pas, il serait obligé de rester en Guinée et de voir comment essayer pour la troisième fois de repartir en Europe avec l'appui du gouvernement guinéen ou des médias.

Le lendemain, le médecin chef de service lui fait passer un téléphone portable avec une puce ; il a d'abord envie d'appeler sa mère, mais il se ravise en se rappelant qu'ils sont tous à l'hôpital. Il appelle son oncle, car depuis que les médecins lui ont dit que c'est lui qui avait pris son téléphone, il soupçonne qu'il y a un autre décès mais n'a jamais pensé que ce pourrait être sa mère. Au bout du fil, quand son oncle s'informe sur son état de santé, Madou lui dit qu'il est guéri et ils rient ensemble : ils étaient tout contents. Après, son oncle lui dit que la vie est dure et qu'il faut toujours s'en remettre à Dieu. Il lui explique qu'il a récupéré son téléphone car sa mère est décédée et que, deux jours après, sa grande sœur étudiante en médecine est aussi décédée. Son oncle lui demande de ne pas pleurer car cela pourrait aggraver sa situation et lui présente ses condoléances.

Dès qu'il a raccroché avec son oncle, il appelle le numéro de sa mère. Sa sœur, qui lui répond, lui dit qu'ils étaient très inquiets pour sa situation et que ses deux grands frères ont aussi guéri. Elle lui apprend que le rituel pour leur mère et leur sœur n'a pas été fait car ils attendaient des nouvelles de Madou pour faire les sacrifices en même temps pour lui aussi, s'il mourait. Puisqu'il a guéri, il doit se rendre en Guinée car il y a beaucoup de choses qu'il doit arranger sur place parce que c'est lui qui détient les informations à propos du petit commerce de sa mère, qui avait tous ses écrits, connaît ses créanciers et ses dettes. Il se sent obligé de rentrer bien que, après l'annonce de son infection, il ait décidé de rester au Sénégal jusqu'à l'éradication de la MVE. Il est alors angoissé et n'a plus le courage de rentrer en Guinée. Compte tenu de la situation, il considère que puisque la personne qui s'est occupée de lui pendant 21 ans est décédée, il est obligé d'y aller pour au moins voir sa tombe, puis assister à ses « sacrifices ».

LA GUERISON, LA SORTIE ET LE RETOUR EN GUINEE

Madou se prépare plusieurs jours à sortir de l'hôpital, mais les conditions nécessaires ne sont pas réunies dès sa guérison. La frontière avec la Guinée a été fermée par toutes les voies (terrestre, aérienne et maritime). Il faudra plusieurs jours pour organiser ce retour, qui sera mis en place le jour où les contacts termineront la période de surveillance. Ce jour-là, le 21 septembre, les caméras de la RTS viennent filmer Madou s'entretenant avec le médecin chef de service, Pr S., puis avec le directeur du CHNU. L'exclusivité a été facilitée par la tenue au même moment de la conférence de presse à l'occasion de la fin de la surveillance des sujets contacts, à laquelle les médias ont été conviés. Le retour en Guinée est organisé par un vol militaire. Mais la Guinée refuse l'autorisation d'atterrir et l'avion doit être détourné vers Kédougou. Madou y passe la nuit, puis traverse la frontière le lendemain. Les autorités guinéennes le conduisent jusqu'à Labé.

Le plus dur pour moi, c'est lorsque j'ai appris la mort de plusieurs de mes proches. Là, sachant qu'il n'y avait aucun remède contre le virus Ebola, je me suis dit que j'étais condamné, que ma mort n'était qu'une question d'heures ou de jours. A chaque fois que je fermais les yeux, j'avais l'impression de voir l'ange de la mort mettre fin à mes jours. Et à chaque fois que je me sentais mal en point, je me disais : voilà, c'est mon heure, et je me mettais à réciter des versets du Coran. Mes nuits étaient trop longues. J'étais persuadé que je ne rentrerai pas vivant en Guinée. Je passais mon temps à me poser des questions sur comment j'allais être inhumé. Est-ce que je vais bénéficier de prières mortuaires ? Est-ce que, par ma faute, je ne vais pas contaminer d'autres personnes au Sénégal ? Si ce peuple va me pardonner ? Aujourd'hui, avec le recul, je me rends compte que j'ai eu le privilège de vivre dans l'intimité de la mort, avant d'être ressuscité. Mais honnêtement, c'est une expérience que je ne souhaite de vivre à personne, raconte-t-il. [Sunu events, 2014]⁶

Figure 6 : SMS de demande d'aide pour préparer la sortie du pavillon d'isolement

Le retour en Guinée est organisé par un vol militaire. A sa sortie de l'hôpital Fann, MAD est conduit directement à l'aéroport où son oncle a été convié par le ministère de la santé.

Je ne suis pas retourné dans ma famille d'accueil, je n'ai même pas pensé à mes bagages. Déjà, tous mes habits avaient été brûlés et c'est Albert [l'équipe d'anthropologues] qui m'a refilé des habits neufs à ma sortie de l'hôpital. Je les ai portés pour aller à l'aéroport. Donc, en sortant de l'hôpital, j'ai été conduit directement à l'aéroport.

MAD part de Dakar le 21 septembre à bord d'un avion de l'armée avec le Dr K. qui est l'adjoint du directeur de service des maladies infectieuses, le Pr S. ainsi que les deux copilotes. Le même jour, vers 16h, ils atterrissent dans un aérodrome militaire à Kédougou et sont accueillis par le directeur de l'hôpital de Kédougou et un commissaire de police. De l'aérodrome, il est conduit à l'hôpital de Kédougou sous une escorte de deux véhicules. Il est dans le premier véhicule avec le directeur de l'hôpital et son chauffeur, l'autre véhicule est occupé par le commissaire et son chauffeur. Il passe la nuit du 21 septembre à Kédougou, précisément à l'hôpital où on lui a aménagé une chambre.

Le lendemain, 22 septembre, les personnes qui l'ont accueilli à l'hôpital, notamment le directeur de l'hôpital et le commissaire de police, le conduisent à la frontière de la Guinée à Mali Yembéring. Là, le directeur et le commissaire le laissent avec les autorités guinéennes. De là-bas, il prend une moto qui l'attendait, conduite par un militaire, jusqu'au niveau d'une sous-préfecture de Mali Yembering. Une ambulance prend le relais pour le conduire jusqu'à Labé. Il est accueilli par le directeur de l'hôpital régional à Labé, où il passe la nuit du 22 septembre dans une chambre d'hôtel payée par celui-ci. Le lendemain, 23 septembre, le directeur de l'hôpital lui prend un taxi pour continuer la route jusqu'à destination, à Forecariah, où il arrive chez lui vers 21h.

Madou retrouve son grand frère, ses demi-frères et sa sœur qui ont survécu à la maladie. Il y rejoint également sa fiancée qui lui est restée fidèle « malgré » (selon Madou) tout ce qui s'est passé ; elle a toujours gardé espoir que son fiancé lui reviendrait. Madou organise le rituel pour le décès de sa mère et des autres membres de sa famille.

A sa guérison, Madou avait pris l'engagement de s'engager dans la lutte contre Ébola. Il choisit d'intégrer le mouvement associatif, alors qu'en décembre 2014 il y avait encore beaucoup de cas d'Ebola et de réticences. Il s'investit également dans des activités de sensibilisation dans les préfectures de Forecariah avec l'UNICEF. Trois mois après son arrivée en Guinée, il met en place sa propre association qu'il baptise Association des

⁶ <http://sunuevents.com/index.php/sant%C3%A9/1231-la-nouvelle-vie-du-guin%C3%A9en-gu%C3%A9ri-d-ebola-aus%C3%A9n%C3%A9gal.html>

Personnes Guéries d’Ebola et Sympathisant (APGES), avec les premières personnes guéries rencontrées au cours de ces interventions. Créée le 13 décembre 2014 au cours d’une assemblée générale qu’il a organisée avec 22 personnes, hommes et femmes, l’association désigne Madou comme président. L’association est ouverte à la fois aux personnes guéries et aux sympathisants, c’est-à-dire toutes à les bonnes volontés qui souhaitent intervenir dans la gestion de la MVE. L’association est en relation avec la coordination nationale de lutte contre Ebola.

Dans la pratique, l’APGES déroule des activités pour les personnes guéries et pour la communauté. Pour les personnes guéries, l’association se charge de les assister, d’être leur confident, d’organiser des séances de causeries et pour ceux qui le souhaitent, de les raccompagner auprès de leurs proches, auprès de qui l’association délivre un message pour lever les craintes et les risques de stigmatisation. Au niveau de la population générale, des actions de sensibilisation basées sur des rencontres de proximité sont menées. L’APGES véhicule des messages à travers des émissions de radio et de télévision, pour amener la population à admettre l’existence d’Ebola. « Parce que, dit Madou, de nos jours et malgré les milliers de morts, il y a encore en Guinée des personnes qui jurent que la maladie n’existe pas ». L’association fait aussi des sorties en Guinée forestière. Le 16 février 2015, elle obtient un contrat avec l’Unicef pour dérouler un programme de sensibilisation et d’identification des personnes guéries d’Ebola dans la région de Kindia.

Avec sa fiancée, ils décident de se marier. Madou reprend ses études début mars en 3^{ème} année en Sciences du langage, son quatrième choix sur la liste de six options, où il a été orienté à l’Université de Conakry.

COMMENTAIRES D’UN ITINERAIRE

Le vendredi 29 août 2014 l’épidémie d’Ebola au Sénégal a été déclarée, annoncée par la ministre de la santé et de l’action sociale au cours d’une conférence de presse. La presse sénégalaise fait une diffusion large de cette information. Une revue de la presse à partir du lendemain de l’annonce montre un foisonnement de titres dans un style journalistique : « Ebo est là » (Le populaire) ; « Dakar choppe Ebola » (Le quotidien) ; « Un jeune guinéen contaminé par le virus d’Ebola signalé à Dakar » (Groupe Futur Média) ; « Ebola dans nos murs, vigilance rouge décrétée » (L’AS) ; « Le Sénégal piqué officiellement, cafouillage autour d’Ebola » (La tribune).

La maladie à virus Ebola est devenue un sujet fécond de la presse sénégalaise qui publie des reconstitutions de l’itinéraire et des raisons du voyage « du cas importé » (expression utilisée par le ministre de la santé à l’annonce de l’épidémie). Les termes utilisés pour le désigner sont sources d’incompréhensions et de réinterprétations par la population sénégalaise. Les termes suivants ont été utilisés : « patient endeuillé » (RFI, 01/09/14) ; « patient guinéen » (Senego, 10/09/14) ; « l’étudiant guinéen qui a transporté Ebola » (Dakar Flash, 31/08/14) ; « guinéen porteur du virus » (RFI, 30/08/14 modifié le 01/09/14).

De plus, les informations ont été rapportées par la presse sous une forme qui a créé des amalgames dans la compréhension de l’itinéraire de Madou par les populations. En effet, des informations sur sa maladie ont été données en même temps que des informations sur la contamination de sa famille par le virus Ebola, les décès survenus dans cette famille, la mort et l’enterrement de son oncle, la fermeture des frontières, etc. sans respecter la chronologie des événements. De fait, la population qui reçoit toutes ces informations simultanément en tire assez rapidement des conclusions qui sont apparues dans les commentaires postés sous les différents articles de presse en ligne, et qui sont diffusées dans la population : « il a été contaminé par son frère et s’est enfui » ; « ses parents sont décédés et il a fui » ; « il est méchant, il a voulu contaminer le Sénégal » ; « il a violé les lois en traversant la frontière » ; etc. La perception que Madou est parti au Sénégal en connaissance de son statut est largement partagée. Elle motive la venue à l’entrée du CHU de Fann d’un groupe de jeunes (qui pourraient être « étudiants » selon un vigile du portail principal de l’hôpital Fann) pour, disent-ils, « lui casser la figure » ou « le tuer ». Les agents de sécurité les arrêtent et le SMI fera l’objet d’une protection par la gendarmerie jusqu’au départ de Madou.

La perception de la culpabilité de Madou par la population va aussi alimenter les tensions vis-à-vis de la population guinéenne qui est la plus importante population étrangère vivant au Sénégal⁷. Les effets en

⁷ Selon le recensement général de 2013, les Guinéens résidents au Sénégal sont au nombre de 86 085 (dont 60 % d’hommes) et représentent la première nationalité étrangère, constituant 47,4 % des étrangers, sachant que les

termes de stigmatisation, rejet, ou ostracisme n'ont pas été décrits précisément, mais de nombreux commerces guinéens ont aussi été boycottés.

La presse sénégalaise a joué un rôle clé dans l'émergence de cette perception vite répandue dans la population, que Madou savait qu'il était atteint et qu'il est venu au Sénégal pour être soigné. Elle est aussi imputable à d'autres éléments, tels que les attitudes et propos des autorités sénégalaises et guinéennes, et l'utilisation du terme « cas importé », ambigu. Elle fut aussi renforcée par la déclaration du ministre guinéen de la santé, le samedi 30 août, rapportée par RFI, selon laquelle : « La famille a décliné l'identité d'un des contacts qui n'était malheureusement pas sur les lieux. La famille nous a laissé croire qu'il était en déplacement et qu'elle ne savait pas où il allait. On n'était pas censé savoir qu'il allait du côté du Sénégal » (Rfi, le 29 août 2014). Puis, le coordonnateur OMS Ebola en Guinée affirme que « le 15 août, l'étudiant guinéen a commencé à présenter des signes de la maladie. Quatre membres de sa famille ont été transférés au centre de traitement de Donka, à Conakry, le 26 août. La mère de l'étudiant et une de ses filles y sont décédées. Deux de ses frères ayant eu des échantillons positifs sont isolés au centre de traitement d'Ebola de l'hôpital Donka » (Rfi, le 30 août 2014). Ces déclarations officielles sur le patient ont été rapportées par la presse. La population qui voyait les informations changer chaque jour, a retenu au moins une chose : le *patient zéro* est rentré au Sénégal en connaissant son infection par le virus Ebola, comme le montrent tous les commentaires de l'itinéraire du *patient zéro* sur internet.

Les investigations sur le terrain rapportent plusieurs opinions. La plus fréquente est que le « patient zéro » est venu au Sénégal car il faisait davantage confiance au système de santé sénégalais qu'au système guinéen. Plusieurs métaphores sont utilisées par les interviewés pour dire que le patient a choisi le Sénégal par *espoir* d'y être sauvé :

*Les Wolofs disent qu'il faut crier là où vous pensez pouvoir être sauvé. Défa, IDE, 39 ans
Quand on prie on se dirige vers l'Est parce que c'est là qu'on pense qu'on va trouver Dieu. Fakane, sage-femme, 37 ans.*

Ils imputent cet espoir d'une part, à la qualité du personnel et du dispositif de santé au Sénégal et, d'autre part, au fait que la Guinée était une zone à risque de mortalité élevé pour Madou, vu que ses « parents sont décédés de cette maladie » Dierry, IDE, 33 ans, et que « la manière dont les cas y sont traités l'a fait fuir » Bouna, vigile, 34 ans, SMIT.

D'autre part, certaines personnes disent que le *patient zéro* est allé au Sénégal par méchanceté :

*Celui qui l'a amené ici est juste méchant. Parce qu'en Afrique nous ne sommes pas nombreux, s'il y a une maladie je m'enfuis pour aller dans un autre pays, c'est parce que je veux éliminer tous les africains. Elimane (vigile, 46 ans, accueil grande porte)
On se demandait s'il n'y aurait pas de problème entre guinéens et sénégalais vu que le jeune a fait ça exprès. Madjigène (tech de labo, 41 ans, crcf)
Les soignants pouvaient ne pas le traiter s'ils le voulaient parce qu'il n'est pas un fils du pays, il est venu d'ailleurs et a amené ici la maladie, ils pouvaient le voir sous cet angle dire que c'est par méchanceté qu'il l'a fait, mais ils l'ont reçu, l'ont soigné jusqu'à ce qu'il guérisse et l'ont ramené. Maty (croix rouge, 30 ans)*

La peur de la contagion et le risque de conflit sénégal-guinéen sont les principaux effets perçus du voyage exprès du *patient zéro* au Sénégal. De plus, certains pensent que son acte est conscient car le patient en question est un intellectuel. Selon Kambia, médecin à Touba,

Il y a des gens qui peuvent être de mauvaise foi comme le Guinéen qui a tout fait pour dissimuler son statut, c'est pourquoi quand les gens disent qu'il voulait se soigner c'est faux, il le savait déjà, c'est un étudiant, un intellectuel, il se savait exposé.

CONCLUSION

étrangers résidents ne représentent que 1,3% des personnes résidant au Sénégal (Agence Nationale de la statistique et de la Démographie, 2014)(p. 69).

La description et l'analyse des discours qui ont émergé pendant la période épidémique au Sénégal laissent apparaître un mode de production vertical des rumeurs autour du *patient zéro*, allant des autorités sanitaires aux populations en passant par la presse. Les sorties des autorités, les termes employés dans la presse ainsi que l'absence de chronologie dans les faits rapportés, ont été à l'origine des rumeurs créées sur le *patient zéro*. Ce chapitre avait ainsi pour objet de lever les équivoques en retraçant l'itinéraire et en décrivant les événements de manière chronologique.